

L'autre moi, le marginal

Hans-Jürgen Greif

Number 72, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (1998). L'autre moi, le marginal. *Nuit blanche*, (72), 48–50.



Déesse et Chimère par Rochegrosse.

Par
Hans-Jürgen Greif

Les mouvements de masse, d'un pays à l'autre, mettent les populations des terres d'accueil en contact avec d'autres cultures, une présence physique qui se remarque (presque) toujours. L'autre devient menaçant dans la mesure où il est porteur de changement. Habituellement, l'étranger est perçu dans un premier temps comme différent profondément de celui qui se dit « de souche ». L'hôte tentera tout naturellement de l'intégrer dans son monde avec l'intention – souvent non avouée – de faire disparaître ce qu'il y a d'étrange ou d'inhabituel chez lui. De même, cet étranger, qui se dit prêt à s'intégrer dans un milieu nouveau pour lui, n'en perçoit pas moins les représentants comme « autres ».

L'exemple de Venise

Le fait est connu : les sociétés n'acceptent en général que ce qui correspond à

La postmodernité est marquée par la fin des sociétés homogènes, « ethniquement pures », la lente disparition de l'image qu'un peuple se fait de lui-même, dictée par ses traditions, et son remplacement par une appréhension de soi-même autre, nouvelle et inquiétante.

leurs normes, et les personnes qu'elles marginalisent – juifs ou immigrants, femmes, homosexuels, par exemple – se retrouvent, encore et toujours, en situation d'affirmation politique et sociale face à celles qui les rejettent ou ne les acceptent que du bout des lèvres. Dans *Les Juifs à Venise, 1516-1797*¹, la jeune chercheuse allemande Marion Steinbach a analysé les tergiversations du gouvernement de la cité des lagunes face à un groupe dont l'étrangeté n'a jamais été acceptée ni assumée par la population vénitienne, malgré le « libéralisme » des doges : puisque les Juifs ne voulaient ni ne pouvaient abandonner leur identité en épousant la

foi chrétienne, qu'ils continuaient à parler hébreu et maintenaient des contacts serrés avec la diaspora juive du monde méditerranéen, les Vénitiens s'en méfiaient – au point de leur imposer les plus lourdes taxes, de les menacer d'expulsion à intervalles réguliers, de leur imposer le port d'un chapeau rouge d'abord, d'une étoile jaune ensuite (le jaune : la couleur des sorciers), de les rassembler dans un ghetto, de soumettre les savants juifs à d'humiliantes épreuves. Pourtant, les Juifs de Venise passaient pour des citoyens exemplaires, d'une loyauté sans faille à l'État qui les protégeait de la haine du pape ; la criminalité

était pratiquement inexistante dans leur communauté qui témoignait un attachement réel à la ville, qui pourtant se faisait payer très cher le droit de cité, qui interdisait les mariages entre juifs et chrétiens et punissait sévèrement les chrétiens qui voulaient travailler pour des commerçants juifs. En extrapolant les résultats de l'étude de Marion Steinbach, force est d'admettre que l'attitude du gouvernement de Venise (et des Vénitiens) face aux Juifs pourrait bien servir de paradigme au comportement des sociétés modernes, même « éclairées et tolérantes » à l'égard de ceux qui sont venus d'ailleurs ou qui sont différents. Une question surgit, inévitable : quelles sont nos inquiétudes face à la différence et pourquoi la tolérance est-elle si peu pratiquée ?

Ce qui fascinait les chrétiens, c'étaient les paradoxes du destin juif. Le fils de Dieu était né d'une femme juive, mais c'étaient des Juifs qui avaient incité les Romains à tuer le Christ dont ils s'obstinaient à nier le caractère messianique. Les Juifs possédaient de l'or, et leurs femmes étaient d'une étrange beauté. La littérature fourmille de ces *belles juives*, de Lope de Vega à Racine, de Grillparzer à Hauptmann. Dans *Le marchand de Venise*, Shylock est une figure de comédie ténébreuse et obtuse. Mais, dans la littérature, comme dans la réalité, les Juifs, ces *intrus*, ne sont pas les seuls objets d'ostracisme. Des citoyens « de souche » ne se conforment pas aux normes sociales de leur temps. Qu'arrive-t-il à ces marginaux que sont les femmes rebelles, les homosexuels ?

Dans son étude *Les marginaux*², Hans Mayer part de la thèse que la marginalisation des juifs, des femmes et des homosexuels reflétée dans la littérature européenne est une conséquence de l'ambition égalitaire des Lumières, que le principe de « fraternité », très vague, était trop illusoire. Car les *monstres*, tous ceux qui ne correspondent pas à la norme, où se situent-ils ? Font-ils encore partie de l'humanité ? Dans un résumé très étoffé, Hans Mayer évoque, au début de son essai, le théâtre de la Grèce antique qui ne se consacre qu'aux marginaux hors normes. Le christianisme quant à lui relègue au rang de pécheurs les monstres par leurs actes et leurs pensées. Le seul monstre existentiel reste Judas Iscariote, le traître, qui devient, pour les chrétiens, le juif tout court. Avec le développement de la notion de sécularisation, au temps de la Renaissance, surgissent des figures mythiques, qui correspondent aux héros de la tragédie grecque : Faust, Shylock, Hamlet, Don Juan, Don Quichotte, Jeanne d'Arc. Ces figures délogent Œdipe, Oreste, Antigone ou Phèdre, et, plus

particulièrement, la figure de la femme corruptrice. Ainsi certaines femmes sont condamnées par leurs semblables, qui placent leur existence sous le signe du scandale, parce qu'elles *transgressent* les normes établies par la société ; leur existence même devient transgression. Cette marginalisation, qui avait été orchestrée par la bourgeoisie, sera enrayée, en partie du moins, par l'aristocratie des Lumières, porte-parole pourtant des revendications de la bourgeoisie : Montesquieu, Condillac, Holbach. Mais dès que la bourgeoisie accède au pouvoir, c'en est fait des marginaux ; ils deviennent les paradigmes de la provocation.

Le sexe mineur

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir a relevé la dichotomie entre les figures de Judith et de Dalila, de la Juive et de l'étrangère, la Philistine, des minorités au sein d'une minorité. Le titre ironique de l'œuvre indique bien que la femme représente le « second choix », comme les Juifs ou encore les Maures et les Noirs. Dalila n'est pas seulement la compagne pleine de trahison d'un homme fort et pieux, mais aussi *l'étrangère corruptrice*, et Judith, l'héroïne par excellence du peuple juif, agit contre sa fonction et son sexe. C'est ainsi que Jeanne d'Arc est étrangère elle aussi, puisqu'elle est l'exemple (comme Salomé) d'une féminité monstrueuse : ce sont des femmes *déféminisées*. Les Lumières voulaient accorder aux femmes un statut égal à celui des hommes, mais l'entreprise a vite échoué : le succès de Germaine de Staël auquel succède l'insuccès de George Eliot et de George Sand n'est rien d'autre que le résultat de la contre-révolution bourgeoise. L'image de l'égalité des femmes est refoulée en littérature au profit de la mise en scène de femmes qui courent à leur perte, puisqu'elles refusent de vivre dans le cadre qui leur est assigné par la société (Emma Bovary, Anna Karénine, Effi Briest). « C'est une littérature des illusions perdues », écrit Hans Mayer ; il présente plusieurs exemples qui illustrent la thèse selon laquelle la bourgeoisie a dénaturé, marginalisé toute femme d'exception.

Ainsi, Jeanne d'Arc « a violé tous les tabous de son temps : comme jeune paysanne ; comme femme portant l'armure ; comme vierge qui renonce au mariage et à la maternité ; comme chrétienne croyante ». Cette paysanne hallucinée, étrange patriote française, canonisée en 1920 par la même Église catholique qui l'avait fait brûler, le 30 mai 1431 à Rouen, provoque, au fil des ans, une confusion des sentiments sans

précédent : Voltaire la parodie, Schiller la présente en héroïne tragique, Shaw et Anna Seghers en font une victime de la politique anglaise et un exemple de la supériorité de la femme, sans parler des points de vue d'Anouilh et de Claudel. Pour Brecht, dans *Sainte Jeanne des abattoirs*, il s'agit d'opposer Jeanne aux textes classiques et de la récupérer pour le marxisme – autant de tentatives voulant cerner un personnage d'exception qui fascine *parce qu'il est marginal*.

Il en va de même pour Judith, l'héroïne juive, l'incarnation du peuple juif, veuve sacrée et pudique, qui tue l'oppresseur Holopherne ; pour la « sorcière » Ortrude, dans le *Lohengrin* de Wagner ; pour Hedda Gabler de Ibsen, épigone d'Emma Bovary. Toutes ces figures littéraires sont présentées dans le cadre de la morale victorienne qui démontre la femme. Victoria Regina, « *The Queen* », comme on l'appelait à la fin de son règne, lit avec plaisir les romans de George Eliot, mais rejette l'idée de la recevoir chez elle, puisque l'écrivaine, une femme ayant choisi un pseudonyme masculin, vivait en union libre. Les enfants d'Oscar Wilde, qui avait scandalisé l'Angleterre et dut s'exiler, changent de nom ; l'écrivain et son ami, lord Alfred Douglas, doivent même quitter leur hôtel à Capri lorsque des touristes anglais menacent le propriétaire de boycotter son établissement. Car mœurs et société doivent correspondre, autrement c'est le scandale permanent. Malheur aux marginaux ! Mary Ann Evans, alias George Eliot, dont la vie se lit comme un de ses romans, chassée par deux fois de maisons bourgeoises où on l'accuse d'être une séductrice, incarne le scandale par son union avec George Henry Lewes (dont elle adopte le prénom). Elle est, en dépit de sa célébrité, une femme que l'on n'invite pas, une sorte de Judith armée d'une plume acérée.

Quand Alfred de Vigny rencontre Aurore Dupin, baronne Dudevant, alias George Sand, elle lui rappelle justement une Judith vue au musée. Cette femme, que Vigny qualifie de « damnée lesbienne », objet d'admiration dans les salons parisiens à cause du scandale qu'elle représente (en redingote et haute-forme, amie des Balzac, Heine, Delacroix, Musset, Chopin, Mérimée, Liszt...) est l'exemple type de l'échec d'une émancipation féminine qui hésite entre provocation et assimilation ; d'ailleurs la fin de la vie de George Sand en dément les débuts « scandaleux ». L'exemple pave cependant la voie aux Lulus dévoreuses d'hommes des décennies à venir, de Nana à Martha de *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, d'Edward Franklin Albee. Toutes marginales, toutes

dangereuses, néfastes, contre nature, au même titre que les citoyens de Sodome.

La déviance sexuelle

Quand Marlowe – à qui nous devons déjà *Le juif de Malte*, bien plus féroce que *Le marchand de Venise* de Shakespeare – porte à la scène l'amour du roi Édouard II pour son favori Gaveston, il ouvre le bal à toute une série de figures littéraires à la recherche de Sodome, « férues de rêves, de poésie, de musique, amoureuses de la force mais vivant inlassablement entre fiction et réalité. Plus tard viendra le baron de Charlus, d'illustre lignage, qui sombrera lamentablement. Puis ce jeune provincial échoué à Paris qui s'habille en femme, que ses amis et ses amants appellent 'Divine' et qui meurt dans une mansarde ; à son enterrement on rencontre son ancien amant, nommé Mignon. C'est l'histoire que raconte Jean Genet dans *Notre-Dame-des-Fleurs*. Celui qui a vu, qui a écouté Édouard, les connaît déjà tous, ceux qui viendront plus tard ». Hans Mayer retrace la mort (absurde) de Winkelmann, célèbre archéologue allemand, assassiné dans une auberge de Trieste, le 8 juin 1768, par un dénommé Arcangeli qui flaira sans doute chez l'étranger des pièces d'or. Cette mort jette les intellectuels allemands, de Lessing à Goethe et Herder, dans la consternation. Ils ferment les yeux devant les faits, pourtant évidents : ce modèle de virilité aimait passionnément la beauté du corps masculin, mais il cachait cette passion avec le même soin dont fera preuve, des années plus tard, une autre figure de proue du monde littéraire, Hans Christian Andersen. Ce dernier écrit sa solitude, sa laideur, évoque son humble origine, dans des contes qui reflètent son altérité existentielle, bien perçue par Kierkegaard.

Ce n'est qu'avec Verlaine et Rimbaud que le scandale de Sodome éclate au grand jour. Il faut relire le dernier texte d'*Une saison en enfer*, « Adieux », pour mesurer devant quel abîme se trouvait Rimbaud, chez qui scandale et littérature ne font qu'un. À la fin de sa vie, il s'était « rangé » pour vivre en société, tout comme Louis II de Bavière ou encore Tchaïkovski. Des marginaux comme Wilde, Proust et Gide avouent plus ou moins ouvertement leur homosexualité, Gide plus que tout autre, bien qu'il se dise « pédéraste » et non pas « homosexuel ». Que les Soviétiques l'aient invité à défendre leur cause, eux qui se scandalisaient de voir Sartre prendre la défense de Genet, « un pédéraste qui parle en pédéraste de la pédérastie », peut surprendre.

La différence chez les auteurs francophones

Si Hans Mayer, dans cette étude exceptionnelle qui illustre sa profonde compréhension de la littérature européenne, cible trois types de marginaux, les actes du colloque du Groupe de recherche en études francophones de l'Université York de Toronto *Exilés, marginaux et parias dans les littératures francophones*³ situent la marginalité comme faux lieu, lieu d'échec. Dans son article d'ouverture, Michael Bishop propose de considérer la marge comme poétique, philosophie, ou encore comme approche qui équilibre (ou déséquilibre) en neutralisant des oppositions affectives et spirituelles mises en jeu par la marginalisation.

Le recueil couvre un champ très vaste : il va de la France des moralistes au XX^e siècle, à la littérature de la Louisiane, du Maroc et de l'Algérie, en passant par celles de la Belgique et du Québec. La diversité des sujets peut dérouter, les organisateurs du colloque ayant voulu, de toute évidence, révéler la richesse des recherches entreprises dans le domaine. À mon avis, certaines contributions se détachent nettement du peloton, comme l'article de fond de Michael Bishop sur les marginalités et les centralités modernes, véritable thèse, qui s'intègre parfaitement dans les hypothèses de Hans Mayer, quand ce dernier cerne le passage de l'aliénation à la réintégration, thèses que soutient Thierry Belleguic à propos du *Neveu de Rameau* ou encore Leslie Boldt-Irons sur Antonin Artaud. Une trouvaille, le texte de Léonard Rosmarin, « Image inversée, image révélatrice : les Valeureux dans l'œuvre romanesque d'Albert Cohen », lecture subtile des bizarreries des Céphaloniens désopilants, menteurs par lyrisme, et de la descente aux enfers de Solal, coupable d'avoir trahi son propre monde.

« La figure du marginal dans le récit québécois contemporain » de Kenneth W. Meadwell souligne que, chez Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Gérard Bessette, Marie-José Thériault ou encore Gilbert La Rocque, « la marginalité qui [se] trouve dépeinte n'est nullement une conséquence d'une colonisation aliénante, qu'elle n'est pas engendrée non plus par la rivalité d'ethnies différentes ». Il illustre sa thèse par l'analyse des *Demoiselles de Numidie* (Thériault) et du *Passager* (La Rocque), où les protagonistes, coupés de leurs familles, sont exilés dans le temps et dans l'espace, thèmes repris dans l'éclairant essai de Victor-Laurent Tremblay, « La marginalité dans l'œuvre de Marie-Claire Blais », qui fait ressortir la triple aliénation de l'écrivaine

en tant que Québécoise, femme et lesbienne ; l'essayiste analyse le thème de l'oppression dans l'œuvre, qui montre la femme « sous la dépendance souveraine des institutions phallogocentriques », illustrant la « double contrainte qui se traduit par un voyage continu entre d'une part l'emprisonnement social et intérieur et de l'autre la recherche de l'idéal impossible du retour à la mère, Éden que même la nature et l'art, deux thèmes privilégiés par Blais, ne sauraient combler ».

Ce qui se dégage avant tout de ce recueil de textes, c'est une foule de pistes de lectures, et une étonnante cohérence du thème à travers le temps et l'espace qu'embrassent les littératures francophones. Beaucoup reste encore à faire : relever les affinités électives entre les œuvres, de Jean Genet et de Marie-Claire Blais par exemple, dégager les concordances entre les romans de Tahar Ben Jelloun et les textes québécois des années 80, procéder à l'analyse systématique du thème de l'aliénation dans le roman postmoderne francophone, étudier la marginalité dans les textes des écrivains allophones. Le recueil présenté par le Gref reflète bien le but du colloque : présenter des réflexions en cours, établir des liens entre les travaux des différents chercheurs, et indiquer des lectures possibles, riches et fructueuses. **NS**

1. *Juden in Venedig 1516-1797. Zwischen Isolation und Integration* (« Les juifs à Venise, 1516-1797. Entre isolement et intégration »), par Marion Steinbach, Frankfurt, Peter Lang, « Europäische Hochschulschriften », 1992, 471 p.

2. *Les marginaux, Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, par Hans Mayer, traduit par Laurent Muhleisen, Maurice Jacob, Pierre Fanchini, Albin Michel, « Idées », Paris, 1994, 535 p.

3. *Exilés, marginaux et parias dans les littératures francophones*, sous la dir. de S. Beckett, L. Boldt-Irons, A. Baudot, Gref, Toronto, 1994, 331 p.

Autres ouvrages à consulter : *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, par René Girard, Grasset / Fasquelle, Paris, 1978 ; *L'automne du Moyen Âge*, par Johan Huizinga, traduit du néerlandais par J. Bastin, préface de Claude Mettra, Jacques Le Goff, nouvelle éd., Payot, Paris, 1989 ; *L'Unique et sa propriété, et autres écrits*, par Max Stirner, traduit par Pierre Gallissaire, André Sauge, L'Âge d'homme, Lausanne, 1988 ; *Culture et anarchie, Essai de critique politique et sociale*, par Matthew Arnold, traduit sous la dir. de Jean-Louis Chevalier, L'Âge d'homme, Lausanne, 1984 ; *Le déclin de l'Occident, Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, par Oswald Spengler, traduit par M. Tazerout, Gallimard, Paris, 1931-1933 ; *Dialectique négative : les vacances de la dialectique* par Theodor W. Adorno, Payot, Paris, 1992 ; *Albert Camus ou l'imagination du désert*, par Laurent Mailhot, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1973 ; *Saint Genet, comédien et martyr*, par Jean-Paul Sartre, Gallimard, Paris, 1952.